



ARTICLE RÉSERVÉ AUX ABONNÉS

REPORTAGE

Poush, l'incubateur devenu incontournable pour les artistes ?

Par **Mailys Celeux-Lanval** • le 31 mars 2023 à 16h03

Nouveau modèle qui reflète bien le dynamisme de l'art contemporain français, l'incubateur d'artistes Poush semble s'imposer depuis son ouverture en 2020 comme un outil-clé pour les jeunes créateurs. Ils y jouissent d'un atelier personnel ou collectif, d'une communauté de 250 artistes et d'un accompagnement sur mesure. Un passage devenu incontournable ? Quels sont les ingrédients de cette recette enviée dans le monde ? Et ses limites ? Enquête, à Aubervilliers.



Poush à Aubervilliers (Seine-Saint-Denis), ancienne usine reconvertie en pépinière d'ateliers d'artistes ⓘ



Poush à Aubervilliers (Seine-Saint-Denis), ancienne usine reconverte en pépinière d'ateliers d'artistes ⓘ

« **Quand j'étais jeune, on n'avait pas Poush !** » Lâchée par une artiste confirmée qui loue un atelier classique dans Paris, la petite phrase est révélatrice. Poush, qu'on y soit résident ou pas, est devenu une référence. Le synonyme d'un système qui fonctionne, qui permet aux artistes de savoir où trouver un atelier à prix raisonnable, mais surtout une communauté. Avec 40 % d'artistes étrangers, un tiers d'artistes dits confirmés et une moyenne d'âge de 35 ans, l'endroit est devenu un fantastique vivier créatif. Installé en plein cœur d'Aubervilliers, une ville populaire de Seine-Saint-Denis, l'ancienne usine reconverte en pépinière d'ateliers d'artistes attire les professionnels, venus en taxi découvrir les dernières œuvres de Bianca Bondi, de Cecilia Granara ou de Gregory Chatonsky lors des « Journées pro ». Celles-ci permettent aux commissaires d'exposition, aux galeristes, aux critiques d'art ou aux art advisors d'entrer dans les ateliers et de découvrir les accrochages d'œuvres que les artistes auront mis soigneusement en place. Poush s'ouvre également au grand public lors de quelques « Portes ouvertes », plébiscitées néanmoins par les pros. Justine Emard, plasticienne résidente, sourit : « il y a du monde qui passe, et là, tu peux avoir la directrice du musée Reina Sofía de Madrid au milieu des visiteurs ! »

« Un travail de pollinisateur »

Car Poush est autant un lieu de travail que d'expositions, d'introspection que de contacts et de réseautage. C'est, depuis le début de l'aventure, une constante : « nous menons un travail de pollinisateur », nous éclaire joliment Yvannoé Kruger,

directeur, qui insiste sur la volonté de l'équipe de « se mettre en retrait ». S'il peut aider à la visibilité des artistes, en invitant par exemple la directrice du Centre Pompidou-Metz Chiara Parisi, le curateur-star Gaël Charbau ou la critique Anaël Pigeat à orchestrer des expositions *in situ* incluant pour moitié des artistes de Poush, l'incubateur ne souhaite qu'« huiler les rouages ». Yvannoé Kruger insiste sur ce point, sans doute parce que la critique de favoritisme lui parvient souvent à l'oreille – elle est arrivée aux nôtres aussi. Entre jeunes artistes, on murmure également que les ateliers sont parfois inadaptés aux pratiques (des peintres éloignés de points d'eau), que tous ne se ressemblent pas et que les meilleurs sont donnés à des artistes davantage aidés et mis en avant.

À lire aussi : [Quand la jeune création remet la broderie au goût du jour](#)



Vue de l'atelier Delttah Yoda à Poush (à gauche) ; Vue de l'exposition « Les Echos » à Poush (à droite) ⓘ

À lire aussi : [Comment se procurer un atelier d'artiste à Paris ?](#)

Il souligne aussi l'« entraide » constante dans cette grande communauté d'artistes, qui permet donc de partager des outils, mais aussi de « développer des savoir-faire grâce aux rencontres. »

Un soupçon rapidement balayé par le directeur : avec 250 résidents, impossible de contenter parfaitement tout le monde, mais tout est fait pour que chaque artiste

bénéficie du même traitement (et si certains se mettent naturellement plus et mieux en avant que d'autres, ce n'est selon lui qu'une question de caractères). Vu l'espace, un outil industriel transformé en ateliers de travail, il s'agit aussi de s'adapter, nous dit Justine Emard : « on a accès à ce lieu, mais il faut se le réapproprier. » Morgan Courtois, céramiste, nous reçoit dans un atelier en longueur qu'il surnomme l'« atelier-garage », et où il a lui-même suspendu un lustre, ouvert une baie et posé une fenêtre, installé un four (« j'en fait profiter plusieurs personnes ») et des étagères. Autrement dit, il a pallié un manque mais a également joui d'une grande liberté d'aménagement. Il souligne aussi l'« entraide » constante dans cette grande communauté d'artistes, qui permet donc de partager des outils, mais aussi de « développer des savoir-faire grâce aux rencontres », un aspect important pour cet artiste sensible aux arts décoratifs.

À lire aussi : Morgan Courtois, contes des mille et un parfums



Vue de l'atelier de Desire Moheb Zandi à Poush 

Desire Moheb-Zandi, géniale artiste textile, partage, pour sa part, son atelier

: « j'adore ! Surtout si c'est avec un être humain extraordinaire, sourit-elle. Rien n'est imposé, nous nous sommes choisis. On se connaît bien, on a fait une résidence en Ardèche ensemble. Et si on ne collabore pas, on s'influence forcément. En plus, on ne se marche pas trop sur les pieds, je suis plutôt un oiseau de nuit. » Emmanuelle Ducrocq loue, quant à elle, un espace dans un atelier de sept artistes, dont on observe qu'il est parfaitement rangé et muséifié. De fait, l'artiste produit plutôt des projets d'installation pour l'espace public ; elle utilise ses quelques mètres carrés pour « montrer des prototypes ». « Je ne suis pas une artiste d'atelier, une fabricante d'objets. (...) Dans le loyer (10 euros HT par mètre carré par mois environ, ndlr), on paie l'espace de travail mais aussi les portes ouvertes », dont elle profite pour montrer ses recherches en cours, des ébauches et des photographies de ses installations passées. C'est par ce biais qu'elle a, par exemple, réussi à vendre une œuvre au fonds d'art contemporain de la mairie d'Aubervilliers. Par ailleurs, elle a exposé par trois fois grâce à Poush (deux fois dans les bâtiments de l'incubateur, une fois au Pavillon Vendôme).

La professionnalisation tout-en-un des artistes

Avant, les collectionneurs me demandaient : « Qui sont les artistes qui travaillent pas loin de chez toi ? ». Maintenant, les pros défilent.

Au sous-sol sont réunis les artistes sonores, qui ainsi ne dérangent pas leurs camarades. Jérôme Grivel paie 360 euros pour un atelier d'une quarantaine de mètres carrés ; il bénéficie d'un rabais, en compensation de l'absence de lumière du jour. Riche d'une pratique pluridisciplinaire, il est arrivé ici il y a quelques mois seulement : « Avant, j'avais un atelier chez un bailleur privé, et beaucoup moins de gens venaient me voir. Même pour ceux que l'on connaît déjà, ça facilite les choses car ils peuvent enchaîner deux, trois rendez-vous. Avant, les collectionneurs me demandaient : « Qui sont les artistes qui travaillent pas loin de chez toi ? ». Maintenant, les pros défilent. Certains ne se présentent pas, prennent quelques photos et repartent. L'ambiance est décontractée. » Il cite aussi La Bodega, ce restaurant soigné réservé aux résidents de Poush, où ils peuvent recevoir leurs rendez-vous et déguster la cuisine soignée du chef Marouane.

Un restaurant, une salle de danse, un « Bureau des penseur.euses »...

Poush a poussé la professionnalisation tout-en-un jusqu'à inclure dans son écosystème une salle de danse (« pour créer des passerelles », nous dit Yvannoé Kruger) et... une petite communauté de curateurs. Le « Bureau des penseur.euses » réunit sept d'entre eux, qui bénéficient d'un grand bureau et ont d'ores et déjà reçu la commande de deux expositions *in situ*. « Ce qui est fou, nous confie l'un d'entre eux, c'est d'être au plus proche des artistes. C'est stimulant d'aller dans les ateliers, de voir des artistes vers lesquels je n'irais pas forcément. » Il apprécie aussi de voir les autres travailler ; alors même que les réflexions d'un curateur peuvent être plutôt solitaires, il est bon d'avoir accès au « réseau » et à la « méthodologie » de ses comparses. « Poush est un laboratoire très précieux. On peut tester des choses lors des Portes ouvertes... Dès qu'un artiste a un bon plan, il l'indique sur le groupe WhatsApp qui réunit tout le monde, et d'autres peuvent en profiter. »



Vue de l'atelier de John Fou à Poush ⓘ

Le maître-mot est celui d'une agilité décomplexée.

Ainsi, de cette aventure qui a commencé à l'Orfèvrerie de Saint-Denis (portée par la société Manifesto), s'est poursuivie dans un immeuble de bureaux de Clichy (où elle a pris le nom de Poush), et s'épanouit désormais pleinement à Aubervilliers (en association), on retiendra les qualités suivantes : la force de la communauté et de l'entraide, les échanges constants avec les professionnels, le suivi au quotidien (une formation administrative est notamment proposée), un accompagnement pour la production des œuvres... L'émulation, aussi. Et si des critiques émergent, elles n'empêcheront pas le développement de ce type de modèles, Poush étant désormais riche d'un savoir-faire envié à l'international. Avec une économie basée sur la location des ateliers et la privatisation occasionnelle du lieu (pour des défilés de mode, des tournages...), des expos courtes et très souples (en mars, l'incubateur organisait notamment des expos d'une journée, montées en une nuit !), des baux d'occupation courts (deux ans seulement pour Aubervilliers), le maître-mot est celui d'une agilité décomplexée. Incontournable, oui, sans doute, car adapté au système néo-libéral et à sa soif d'art contemporain.

À lire aussi : **Poush, une tour désaffectée métamorphosée en incubateur d'artistes**

→ Poush - Aubervilliers

153 Avenue Jean Jaurès • 93500 Aubervilliers

poush.fr

Art contemporain

Reportage

Bianca Bondi

Poush - Aubervilliers



**Vous
aimerez
aussi**

Carnets d'exposition, hors-série,
catalogues, albums, encyclopédies,